MARGUERITE DE QUÉLUS,

(24 AOUT 1572.)

DRAME EN TROIS ACTES,

Par MM. Desnoyer, Paul Foucher et de Lavergne,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 24 AOUT 1835.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE DE QUÉLUS...	M. St-Ernest.	D'ALBÉRON } gentilshommes protestans... {	M. Émile.
LUDOVIC, son neveu.....	M. Albert.	LAVARDIN } gentilshommes protestans... {	M. Cullier.
MARGUERITE, sa fille.....	Mme Gauthier.	CLAUDE HONORAT, ministre protestant.....	M. Ménard.
LE BARON DE SAINT-LUC, son ami.....	M. St-Firmin.	HENRI, page, âgé de 16 ans...	M. Jules.

ACTE PREMIER.

9 JUIN 1572.

Une salle de l'hôtel de Quélus. — Musique de bal. — Trois dominos masqués entrent par le fond. — Un page les suit, et les observe avec attention.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ALBÉRON, LUDOVIC, LAVARDIN, *en dominos, et masqués*, HENRI.

LAVARDIN. Par ici, Ludovic, par ici, si tu restes plus long-tems dans ce bal, tu ne seras pas maître de tes transports... surtout à l'aspect de ta belle cousine... et j'en suis sûr, on te reconnaîtra.

LUDOVIC. Tu le veux, je m'abandonne à toi ; mais convenez du moins, amis, que Marguerite...

D'ALBÉRON, *montrant Henri qui les examine au fond du théâtre.* Silence! on nous observe.

LAVARDIN, *au page.* Que veux-tu de nous? Qu'as-tu donc à nous suivre des yeux comme tu le fais?

HENRI. Mes gentilshommes!.. vos noms, vos noms, entendez-vous... Je suis chargé de vous les demander.

D'ALBÉRON. Pardieu! mon jeune cavalier, le noble comte de Quélus remplit mal les devoirs de l'hospitalité... A-t-on jamais adressé pareille question à ceux que l'on a invités à une fête? Nos noms!...

HENRI. Il me les faut, messeigneurs... ou bien alors ôtez vos masques. C'est l'ordre de mon maître.

D'ALBÉRON. Eh bien! va dire à ton maître que moi, baron d'...

LUDOVIC, *bas.* Au nom du ciel, ami, contiens-toi.

LAVARDIN, *bas.* Laissez-moi faire. (*Haut en passant près du jeune page.*) Vous ne voyez donc pas que ce jeune gars plaisante... Le comte de Quélus ne lui a point donné cet ordre ridicule; il nous connaît, il nous a serré la main à notre entrée dans le bal... Tous trois bons gentilshommes, bons catholiques surtout... (*Mouvement de colère de d'Albéron. Lavardin lui dit bas en se*

Bibliothèque Nationale R.F. IMPRIMÉS

66883

retournant vers lui.) Quand je te dis de me laisser faire... (*Haut à Henri.*) Oui, bons catholiques, et gardant le masque dans ce bal pour accomplir une péniteuce... Enfin, s'il faut te dire plus...

(Il lui parle à l'oreille. Le jeune page salue profondément et se retire.)

SCÈNE II.

D'ALBÉRON, LUDOVIC, LAVARDIN.

LAVARDIN, *se démasquant.* J'étais bien sûr qu'il finirait par s'en aller.

(D'Albéron et Ludovic se démasquent aussi.)

D'ALBÉRON. Que lui as-tu dit?

LAVARDIN. Les trois premiers noms de catholiques qui me sont venus en tête.

LUDOVIC. Tu as osé...

LAVARDIN. Pourquoi pas?

D'ALBÉRON. Moi, passer pour un catholique...

LAVARDIN. Le beau malheur!... Je les hais autant que toi, d'Albéron; c'est pour cela que je les trompe sans remords. Par Jean Calvin, nous voilà maîtres de la place.

LUDOVIC. Et moi, je reviens aujourd'hui dans la maison de mon oncle, cette maison où je fus élevé avec Marguerite, où tous les deux, enfans encore, nous formions des projets de bonheur qui ne se réaliseront jamais. Trois ans ont passé sur ma tête, et mes rêves se sont évanouis... Plus d'illusions, plus de croyance à l'avenir. Aujourd'hui, la religion nous sépare... La religion..... j'étais catholique comme elle... C'est à vous, amis, c'est à Claude Honorat surtout, notre respectable ministre, que j'ai dû de reconnaître mon erreur... J'ai abjuré sans peine, sans regret, un culte menteur, qui vend au poids de l'or son zèle, sa charité, et jusqu'à ses prières, qui interprète tout ce qu'il y a de saint et de sacré au gré des intérêts, des passions, des crimes de quelques hommes... Non, je ne regrette point de ne plus être catholique. Mais ici... mon oncle... celui qui prit tant de soins de ma jeunesse.... mais elle, elle que vous avez vue, si belle et que j'aime tant... elle dont j'ai reçu les serments, et qui dut être mon épouse... Que vont-ils dire? Ce qui est pour vous, pour moi, une bonne action dans ma vie, ils l'appelleront une lâche défection... de quels noms va m'accabler leur colère?.. Aussi vous l'avez vu, je me suis introduis ici en cachette, comme un criminel, pour être chassé bientôt, chassé par Marguerite... Ah! pardonnez-moi, si tout mon courage m'abandonne, et si je pleure, moi, moi, un homme que vous avez vu cent fois braver la mort sans être ému... oui, je pleure... pardonnez-moi, pardonnez-moi.

D'ALBÉRON. Tu aurais dû, Ludovic, t'épargner un chagrin que j'excuse, en ne venant point dans cet hôtel, en n'obligeant point, pour te complaire, de bons protestans tels que nous à être témoins d'une fête qui est pour nous une insulte, pour nos ennemis un triomphe.

LAVARDIN. Au contraire, il a bien fait de nous conduire à ce bal; moi, je m'y suis fort amusé aux dépens de tous ces damnés catholiques, j'ai fait parmi eux une ample provision de ridicule, et je veux en égayer pendant six semaines nos amis les plus sévères, Claude Honorat lui-même.. et toi aussi, d'Albéron.

D'ALBÉRON. Tais-toi: pour un Huguenot, tu aimes trop à rire.

LAVARDIN. Je ris..... par charité chrétienne: que deviendrait notre pauvre ami Ludovic, s'il n'avait que toi auprès de lui pour le consoler de ses chagrins... avec ton austérité que rien ne peut fléchir, qui ne pardonne aucune faiblesse humaine. Ne vas-tu pas le blâmer d'avoir voulu revoir sa cousine? c'est moi qui le lui ai conseillé... oui, c'est moi... et tout en riant, j'avais en vue l'intérêt de notre sainte religion... Je me disais: il est aimé d'elle, de plus, il est fort éloquent... Eh bien! tout en lui parlant d'amour, il lui prêchera la morale de Jean Calvin, il lui prouvera qu'elle a tort d'être catholique, enfin il la convertira.

LUDOVIC. Que dis-tu? la convertir!

D'ALBÉRON. Tu es fou.

LAVARDIN. Soit, mais un fou donne quelquefois de sages avis, et tu suivras les miens, n'est-ce pas, Ludovic?

LUDOVIC. Peut-être.. Quel est cet homme?

LAVARDIN. Attends donc... le baron de Saint-Luc, un capitaine des gardes de la reine-mère.

D'ALBÉRON. L'ame damnée du maréchal de Tavannes... un de nos ennemis les plus cruels.

LUDOVIC. Et avec lui ce jeune page qui nous espionnait tout à l'heure... Tous les deux viennent à nous. Attention!

(Ils remettent leurs masques.)

SCENE III.

LES MÊMES, LE BARON DE SAINT-LUC, *et avec lui*, HENRI.

SAINT-LUC, *à Henri.* C'est bien! retire-toi... (*A lui-même.*) S'introduire ici sous des noms supposés! quels peuvent être ces trois hommes?

(Il descend lentement la scène.)

LAVARDIN. Allons, bon, l'espionnage recommence.

D'ALBÉRON, *bas.* Ton ennemi personnel, Ludovic, plus que tu ne peux croire. Il se vante publiquement d'obtenir bientôt la main de Marguerite.

LUDOVIC, *avec colère.* Lui, son époux! (*Il marche vers Saint-Luc, Lavardin a fait le même mouvement. Saint-Luc se trouve entre Ludovic qui est à sa droite, et Lavardin à sa gauche. Il reste immobile, les regarde, et semble attendre qu'on lui parle.*) Noble baron de Saint-Luc...!

LAVARDIN, *en riant.* Nous sommes heureux que tu veuilles bien t'occuper de nous comme tu le fais depuis quelques minutes.

SAINT-LUC, *souriant amèrement.* Beaux masques, vous abusez de la licence que ce bal vous accorde, il est peu généreux à vous de me prendre pour le but de vos railleries, moi; car je marche auprès de vous à visage découvert, et vous, ce n'est qu'en cachant le vôtre que vous vous êtes introduits dans cette maison; vous avez sur moi trop d'avantages; mais si, un instant seulement, l'un de vous trois voulait se démasquer, je verrais alors sur quel ton je dois lui répondre.

LUDOVIC. Qu'il te suffise de savoir, baron de Saint-Luc, que tu as devant toi un homme qui n'est pas ton ami.

D'ALBÉRON. Un autre qui te hait à la mort.

LAVARDIN. Un troisième qui se moque de toi.

SAINT-LUC, *portant la main à son épée.* Misérable?..

LUDOVIC. Non, c'est moi qui t'ai offensé le premier, et le premier aussi je veux mesurer mon épée avec la tienne.

SAINT-LUC, *après un moment de silence, et s'étant tout-à-fait approché de Ludovic comme pour lire dans ses yeux.* Eh bien!... eh bien!... oui, c'est toi qui le premier sera mon adversaire... j'y consens, je le veux. Ecoute donc... toi, qui n'es pas mon ami, et que cela vous profite, à toi qui me hais, à toi qui te moques de moi!... Qui que vous soyez, vous avez dû apprendre que le baron de Saint-Luc n'a jamais reculé devant une rencontre au Pré-aux-Clercs; il y a plus, soit adresse, soit bonheur, il est bien rare que mes adversaires n'aient pas eu avec moi leur dernier duel... mais aujourd'hui, je ne puis vous donner satisfaction.

LUDOVIC. Comment? Pourquoi?

SAINT-LUC. Ce matin même, j'ai fait un vœu!

TOUS TROIS. Un vœu!

SAINT-LUC. Vous devez me comprendre, vous qui êtes de bons catholiques, car vous l'avez dit, et il faut que vous le soyez pour être admis dans cette maison... Eh bien! pourquoi ce mouvement? pourquoi vous détourner avec colère? vous êtes de bons catholiques, n'est-il pas vrai? et vous approuvez ma fidélité à remplir le vœu que j'ai fait.

LUDOVIC. Quel est-il donc enfin? expliquez-vous.

SAINT-LUC. Madame la reine-mère m'a fait jurer sur la châsse de monseigneur saint Denis de m'abstenir de tout combat singulier jusqu'à ce qu'elle-même me relève de mon serment. C'est une trêve de Dieu, messeigneurs; mais si tel est votre bon plaisir, moi, baron de Saint-Luc, je vous ajourne tous trois, l'un après l'autre, à la fin de cette trêve.

LUDOVIC. Eh bien!... nous attendrons... Oh! avec impatience, capitaine.

SAINT-LUC. Rassurez-vous... je prierai Dieu et madame la reine-mère pour que vous attendiez le moins long-tems possible.

LUDOVIC. J'y compte.

SAINT-LUC. Et maintenant que nous devons nous battre ensemble, comme il est bon qu'en tems et lieux je puisse vous reconnaître... me ferez-vous l'honneur de lever votre masque?

(Tous trois vont se démasquer: entre le comte de Quélus, qui a entendu la dernière phrase.)

SCENE IV.

LES MÊMES, LE COMTE DE QUÉLUS.

LE COMTE, *à Saint-Luc.* Non, mon ami... non, je ne veux pas que vous insistiez davantage.

LAVARDIN, *bas.* Le comte de Quélus!

LUDOVIC. Mon oncle!

LE COMTE. Quelsqu'ils soient, ces gentilshommes sont mes hôtes, et puisqu'ils refusent de se découvrir, nul ici n'a le droit de l'exiger. Je blâme le zèle inconsidéré de mon page qui a outrepassé mes ordres

Je donne ici un bal, un bal masqué ; ceux que je reçois à cette fête peuvent manquer de confiance en moi, sans que pour cela, moi, je manque envers eux d'égards et de discrétion.

LUDOVIC, *bas à Saint-Luc*. Soyez sûr que vous ne tarderez pas à me connaître.

D'ALBÉRON. Et moi aussi.

LAVARDIN, *riant toujours*. Et moi aussi.

(Ils sortent après avoir salué respectueusement le comte de Quélus.

SCENE V.

LE COMTE DE QUÉLUS, LE BARON DE SAINT-LUC.

LE COMTE. Seigneur baron, vous m'avez fait demander un entretien secret... que me voulez-vous?

SAINT-LUC. Eh quoi! ne m'avez-vous pas deviné? n'avez-vous pas vu mon trouble, mon émotion auprès de votre fille? et voulez-vous me contraindre, moi, homme grave, et qui ne sais que me servir d'une épée, à vous dire que j'aime Marguerite, et que le plus ardent de mes vœux...

LE COMTE. Arrêtez, monsieur de Saint-Luc... Malgré toute mon amitié, toute mon estime pour vous, je n'ai plus le droit de vous nommer mon gendre. La main de ma fille est promise à son cousin, M. de Nangis, depuis longues années...

SAINT-LUC. M. de Nangis!..... dites-vous?...

LE COMTE. C'est une union de famille, arrêtée dès l'enfance ; nous attendons de jour en jour ce jeune homme que je veux présenter moi-même à la cour. La mauvaise santé de sa mère, qui était ma sœur, a retenu long-tems Ludovic éloigné de nous, et depuis plus d'un an que nous avons eu le malheur de la perdre, mon neveu, tout entier à sa douleur, ne nous a donné qu'une seule fois de ses nouvelles ; mais maintenant il est prévenu que nous l'attendons, et il ne peut plus tarder.

SAINT-LUC, *à part*. Ludovic de Nangis! Ah! si mes soupçons étaient fondés!... (*Ici il voit venir Marguerite.*) Marguerite!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARGUERITE.

LE COMTE. Te voilà, mon enfant.

MARGUERITE. Mon père... comment me trouvez-vous? Cette toilette a fait l'admiration de tout le bal.

LE COMTE. Cette toilette t'occupait depuis trop long-tems... voilà ce que je blâme.

MARGUERITE. Ah! vous êtes sévère; mais qu'en pense monsieur de Saint-Luc?

SAINT-LUC. Pardon : c'est aussi mon avis.

MARGUERITE. C'est montrer bien peu de courtoisie... Savez-vous bien, monsieur, qu'il n'y a que ces maudits huguenots qui s'avisent de condamner le tems qu'une femme passe à sa toilette... prenez garde de leur ressembler en cela, au moins, car je finirais par vous croire hérétique.

SAINT-LUC. Vous les détestez donc bien, les huguenots?

MARGUERITE. Si je les déteste, monsieur?... et comment ne pas détester des gens qui, à la soie et au velours de nos riches vêtemens, n'ont pas craint de substituer la laine et la bure ; à nos superbes dentelles, la toile grossière ; à nos pompeuses cathédrales, resplendissantes d'or et d'azur, quatre murs d'une grange qu'ils appellent un temple ; au plain-chant de nos prêtres, aux solennelles harmonies de l'orgue une obscure psalmodie qu'ils appellent un prêche ; des gens, enfin, qui n'ont à offrir à leurs malheureuses épousées, en échange de nos brillans carrousels, de nos bals et de nos mascarades, que la lecture de la Bible... Si je les déteste, monsieur?... mais je fais plus; je les ai en horreur.

SAINT-LUC. Ainsi vous ne voudriez pas d'un époux hérétique.

MARGUERITE. J'aimerais mieux mourir dans un cloître.

SAINT-LUC. Quoi! fût-il plus brave que M. de Selves, plus beau que M. d'Artignan?...

MARGUERITE. Le fût-il cent fois plus, je ne veux qu'un époux bon catholique.

SAINT-LUC. Quoi! s'il brûlait pour vous de l'amour le plus vif?

MARGUERITE. Je le laisserais brûler éternellement.... un hérétique, c'est sa destinée.

SAINT-LUC. Eh bien! ce que je vais vous dire vous fera plaisir, sans doute. Aujourd'hui... ce soir... l'hôtel de Quélus n'est pas le seul où la lumière resplendit encore à travers les vitraux pour annoncer aux passans attardés la pompe d'une fête... Non loin d'ici, sur les bords de la Seine, j'ai vu aussi un autre hôtel dont les vitraux étincelaient de mille feux dans la nuit sombre ; là aussi il y avait des flambeaux allumés comme pour une fête, mais c'étaient des cierges funèbres. Là aussi il y avait grande foule de gentilshommes, mais tous étaient vêtus de noir,

mais tous pleuraient agenouillés devant un cercueil, et cet hôtel c'était le Louvre, et ce cercueil c'était celui de madame Jeanne d'Albret, la reine de Navarre, une reine hérétique.

LE COMTE. Une reine hérétique au tombeau et une mascarade à l'hôtel de Quélus!.. ah! Saint-Luc, deux fêtes en un jour! c'est une belle soirée, n'est-ce pas, que la soirée du 9 juin 1572?

SAINT-LUC. Il y en aura peut-être une plus belle encore.

LE COMTE. Oui, celle où je me ferai justice moi-même.

MARGUERITE. O mon père, chassez ces sinistres pensées qui réveillent en vous d'affreux souvenirs, et oubliez aujourd'hui du moins qu'il existe des hérétiques.

LE COMTE. Je le voudrais, ma fille, mais malgré moi de funestes pressentimens viennent m'assiéger, et si je n'eusse craint de paraître aux yeux du monde faiblir dans ma vieille haine contre un parti dont les douleurs sont mes joies, j'aurais contremandé cette fête, car l'absence prolongée de ton cousin et son silence à notre égard m'inquiètent plus que tu ne peux penser.

SAINT-LUC. Pardonnez-moi, mon cher comte, d'ajouter encore au trouble où je vous vois, mais ce matin en passant ici près devant l'hôtellerie de Navarre, rendez-vous ordinaire des gentilshommes du culte réformé, il m'a semblé entendre prononcer ce nom de Nangis au nombre des nouvelles abjurations.

MARGUERITE. Que dites-vous? Mon cousin! mon époux?

LE COMTE. Ludovic de Nangis hérétique... c'est impossible, vous vous serez trompé.

SAINT-LUC. Vous pouvez éclaircir sur-le-champ ce mystère en envoyant un page à l'hôtellerie de Navarre.

MARGUERITE. Oh! ne le faites pas, mon père... cela n'est pas, cela ne peut pas être, M. de Saint-Luc s'est trompé, il ne connaît pas mon cousin, il ne l'a jamais vu, et puis il y a tant de noms qui se ressemblent: ce serait faire injure à Ludovic que de l'envoyer demander à ces hérétiques... Ah! monsieur, dites donc à mon père que vous vous êtes trompé.

SAINT-LUC, *à part*. Quelle chaleur à le défendre!...

LE COMTE. Il suffit, ma fille; je ne ferai point cet outrage à Ludovic, et je souhaite que sa présence réfute bientôt un tel soupçon... Mais tenez... on nous cherche sans doute... on est surpris de ne plus nous voir... Je retourne auprès de mes convives...

MARGUERITE. Mon père, excusez-moi.; dans un instant... je vais vous rejoindre.

LE COMTE. Venez, Monsieur de Saint-Luc.

(Ils sortent tous deux et vont au devant des dominos qui se sont montrés dans la galerie vers la fin de cette scène: tous ne tardent pas à disparaître.)

SCENE VII.

MARGUERITE, *seule*.

MARGUERITE, *seule*. Hérétique!... lui... Ah! pourquoi donc m'arrêter un seul instant à cette pensée?.. Je ne le crois pas, non, je ne puis le croire: ce monsieur de Saint-Luc est son ennemi, son rival; il sait que j'aime Ludovic, que je n'aime que lui; il espère par cette infâme calomnie... Ah! que je le hais ce monsieur de Saint-Luc!... Et il ose prétendre à ma main!... plutôt mourir!... Mais j'y songe, ces calomnies, Ludovic les détruirait par sa présence, et il ne vient pas! Il m'oublie, l'ingrat! lui qui m'avait juré un jour pendant la messe... Mais, j'y pense... s'il a oublié le serment qu'il m'a fait alors, et dans une telle circonstance, c'est que peut-être..... Ah! mon Dieu!..... si monsieur de Saint-Luc avait dit la vérité... si, méconnaissant les principes de notre sainte religion... C'est qu'en effet un homme qui ne tient pas la parole qu'il a donnée à sa cousine, à sa femme, un homme comme celui-là est capable de tout d'abord. Ah! Ludovic! Ludovic! jamais je ne te pardonnerai..

(Ludovic a paru au fond du théâtre pendant la dernière phrase.)

SCENE VIII.

MARGUERITE, LUDOVIC.

LUDOVIC. Jamais, il est donc vrai!

MARGUERITE. Ah!... c'est vous... monsieur... Est-ce bien toi, Ludovic?... Toi, ici, dans ce bal, sous ce masque, et tu ne m'avais pas prévenue, méchant! mais, tiens, je n'ai pas la force de te gronder davantage... Je savais bien, moi, que tu viendrais te justifier.

LUDOVIC. Me justifier! non, Marguerite.

MARGUERITE. Comment?

LUDOVIC. Les motifs de ma longue absence...

MARGUERITE. Eh bien! monsieur, parlez, répondez donc... Vous ne savez pas quels bruits on ose répandre...

LUDOVIC. Ils sont vrais, sans doute...

MARGUERITE. Ciel!... je n'ose plus vous interroger.

LUDOVIC. Je suis... ce que vous appelez un hérétique.

MARGUERITE. Ah!..... éloignez-vous, monsieur.... partez... laissez-moi,... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... (*Elle pleure, puis se retournant vers Ludovic qui s'éloigne lentement.*) Eh bien! que faites-vous donc? où allez-vous?

LUDOVIC. Je vous obéis... je pars.

MARGUERITE. Et vous rentrez dans ce bal pour que mon père vous voie, vous reconnaisse, lui qui est encore plus inflexible que moi... Restez... oui, restez.

LUDOVIC. Ah! Marguerite...

MARGUERITE. Mais ne me parlez plus de votre amour.... je vous le défends; je ne puis, je ne dois plus vous entendre... je ne veux pas même vous regarder. (*Moment de silence et d'immobilité des deux personnages; puis ils finissent par se regarder tous les deux, et tous les deux se retournent vivement... Marguerite reprend alors.*) Pourtant... qui pourrait croire que c'est là un criminel?... son visage est le même qu'autrefois... l'expression de ses yeux est la même... (*Tous deux se regardent encore, et Marguerite continue.*) Que dis-je? je crois qu'il est beaucoup mieux qu'avant son départ... Allons, peut-être n'est-il pas encore affermi dans son erreur: il ne résisterait pas à mes larmes, à mes prières... oui, c'est cela, essayons. Il y va du bonheur de ma vie et du salut de son ame. (*Appelant.*) Ludovic!

LUDOVIC, *se rapprochant d'elle et lui baisant la main.* Ma cousine.

MARGUERITE. Non, non, ce n'est pas cela, monsieur; je vais vous parler sérieusement, vous ramener à la foi de nos pères.

LUDOVIC. Impossible.

MARGUERITE. Je le veux, et j'y réussirai.

LUDOVIC. Jamais; c'est moi au contraire qui veux vous convertir.

MARGUERITE. Me perdre..... malheureux... ce n'est donc pas assez...

LUDOVIC. Non, ce n'est pas assez d'avoir repoussé une funeste erreur dont on avait fasciné mon enfance; je veux aussi, Marguerite, mon amie, ma femme, faire luire à tes yeux la vérité.

MARGUERITE. Ah! laissez-moi, monsieur, laissez-moi, j'ai mal fait de vous retenir.

LUDOVIC. Tu veux donc encore que je parte.

MARGUERITE. Oui, si tu n'es pas catholique.

LUDOVIC. Je reste ici pour que tu cesses de l'être.

MARGUERITE. Oh! c'est trop fort! mais vous avez donc juré de me désespérer ce soir? vous ne voulez donc point m'écouter, me croire?..... ingrat!..... mais c'est renoncer à moi?...

LUDOVIC. Renoncer à vous; ah! Marguerite, si vous saviez combien l'idée d'être séparé de vous m'a retenu longtemps dans la foi de mes pères, combien mon cœur a lutté contre ma conscience, combien ce sacrifice m'a coûté de peines et de tortures... mais je me suis dit: puisque moi, calviniste, je ne cesse pas de l'aimer, elle ne cessera pas de m'aimer non plus, elle catholique, et quand bien même je ne parviendrais pas à lui faire partager ma croyance, nos deux cœurs n'auraient toujours qu'une seule et même religion, l'amour...

MARGUERITE. Insensé! mais ce n'est pas d'amour qu'il s'agit, c'est de votre conversion, de votre salut.

LUDOVIC. Du reste, Marguerite... oui, je voulais ne vous parler que de votre salut; mais quand vous êtes si près de moi, quand mon bras presse le vôtre, puis-je dire autre chose, sinon que je vous... que je t'aime, Marguerite, que je t'ai toujours aimée, que je ne puis vivre sans toi, qu'il faut enfin, qu'il faut que tu sois ma femme.

MARGUERITE. Ta femme! mais c'est impossible.

LUDOVIC. Impossible!... oui, parce que vous croyez toujours à une religion qui vous interdit à tout jamais, à vous, Marguerite de Quélus, de devenir l'épouse de Ludovic de Nangis, si vous n'avez pas de l'or, beaucoup d'or pour acheter le pardon de son pontife.

MARGUERITE. Ah! Ludovic! c'est un blasphème que vous me faites entendre.

LUDOVIC. Pardon, Marguerite, ma tête s'égare..... l'idée de te perdre est un supplice si horrible!..... quand je songe que cette entrevue est peut-être la dernière..... la dernière. Ah! qu'ils viennent tous me chasser de cette maison, que ton père me tue à tes pieds pour venger sa religion que j'outrage..... Mais, dis-moi, je t'en supplie, dis-moi, comme aux jours de notre

enfance, Ludovic! mon Ludovic, je te pardonne.

MARGUERITE. Ludovic, par pitié... par grâce.. relevez-vous.. si l'on vous voyait.. Oh! va, mon Ludovic, je te pardonne.

LUDOVIC. Marguerite...

MARGUERITE. Ah! mon Dieu! qu'ai-je dit? moi, qui voulais le convertir... Laisse-moi, va-t'en... ou plutôt, je sors... car si je t'écoutais davantage..... je finirais par devenir hérétique.

(Elle sort. Lavardin et d'Albéron reparaissent au fond du théâtre.)

SCENE IX.

LUDOVIC, D'ALBÉRON, LAVARDIN.

LAVARDIN. Allons, je vois que tu as suivi mes conseils... et je t'en félicite.

LUDOVIC. Ah! mon ami... si tu savais... elle m'aime encore... elle me pardonne... ah! je suis trop heureux!

D'ALBÉRON. Oui, c'est bien, te voilà de nouveau ne rêvant plus que ton amour.... Quelqu'un que j'ai vu tout à l'heure entrer dans la galerie voisine, et se frayant avec peine un passage à travers la foule, vient sans doute ici pour glacer ta joie, et te ramener à des pensées plus sérieuses.

LUDOVIC. De qui parles-tu donc?

D'ALBÉRON. De notre ministre, Claude Honorat.

LAVARDIN ET LUDOVIC. Honorat!

LUDOVIC. Mais au contraire..... il m'a promis de parler à mon oncle..... c'est lui qui s'est chargé de lui tout avouer.

LAVARDIN. Le voici!

SCENE X.

LES MÊMES, CLAUDE, HONORAT, HENRI.

HONORAT, *à Henri au fond du théâtre.* Je vous répète, jeune homme, que je ne suis pas invité à cette fête, que de pareilles soirées ne conviennent ni à mon âge, ni à mon caractère; mais dussé-je déranger votre maître, il est indispensable que je lui parle.

HENRI. Je vais lui reporter vos paroles.

(Les trois protestans entourent Honorat.)

TOUS LES TROIS. Mon ami!..mon père!..

HONORAT. Ludovic, j'ai cru devoir faire ce soir même cette démarche auprès de ton oncle. Si elle est inutile, mes amis, nous partirons ensemble: vous ne devez pas rester dans cette maison; partout où il y a des catholiques, il peut y avoir trahison contre les huguenots.

LUDOVIC. Trahison, pour moi, chez mon oncle!

HONORAT. La reine de Navarre est morte, morte empoisonnée par l'ordre de Catherine de Médicis.... Ainsi, c'est désormais contre nous une guerre de perfidie au lieu d'une guerre déclarée. Dans cette cour, où quelques-uns des nôtres se laissent attirer, chaque serment est un parjure, chaque promesse une menace. Les murs peuvent à chaque instant se changer en cachots, et les planchers en oubliettes. Amis, évitons d'entrer dans le palais de la reine; mais fuyons aussi les demeures de ses gentilshommes. Dangereuse ou non, cette place n'est point la nôtre... Voici le comte de Quélus... Retirez-vous, et bientôt, soyez prêts à me suivre.

(Les trois huguenots se retirent. Le comte de Quélus rentre d'un autre côté.)

SCENE XI.

HONORAT, LE COMTE DE QUÉLUS.

HONORAT, *le saluant.* Pardonnez-moi, monseigneur, si je viens un instant vous distraire de vos plaisirs, et croyez qu'un motif bien grave a pu seul déterminer ma visite à cette heure à l'hôtel de Quélus.

LE COMTE. Je vous crois, monsieur, mais avant de m'expliquer ce motif, me sera-t-il permis de vous demander votre nom et votre rang?

HONORAT. Je n'ai point d'autre nom que celui de Claude Honorat, d'autre rang que celui de ministre protestant.

LE COMTE. Qu'entends-je? Par la sainte croix! c'est imprudent à vous; savez-vous où vous êtes, monsieur? dans une maison à jamais mise en deuil par les protestans, devant un père qui a vu sa famille massacrée par eux... Certes, monsieur, c'est compter étrangement sur les priviléges de l'âge et sur la sainteté de vos cheveux blancs que de vous présenter ici... là où on a laissé le désespoir, ne doit-on pas s'attendre à trouver la vengeance? là où on a semé la mort, ne se pourrait-il pas qu'on la recueillît?

HONORAT. La mort ne m'effraiera jamais, monseigneur, et j'envierai toujours le martyre ..Cependant, pour ne pas braver des inimitiés qu'entretiennent des souvenirs douloureux, je ne me serais point présenté ici, si je n'avais été chargé vis-à-vis de vous d'une mission de paix et de conciliation.

LE COMTE. Je ne connais point de paix

et de conciliation avec les ennemis de l'église, mais achevez vite, qui vous envoie?

HONORAT. Ludovic de Nangis.

LE COMTE. Mon neveu!... et d'où vient qu'il ne s'est point présenté déjà ici? d'où vient surtout qu'il a chargé de ce message un homme de votre secte?

HONORAT. C'est que maintenant les hommes de ma secte sont ses frères.

LE COMTE. Ses frères!... Que dites-vous? Ludovic de Nangis! mais savez-vous bien, monsieur, qu'il est fils de Théodore de Nangis tué à la bataille de Dreux en combattant les huguenots? savez-vous qu'il tient par sa mère aux Quélus et aux Soubise, tous catholiques, tous frappés dans ce qu'ils avaient de plus cher par les hérétiques, le savez-vous?

HONORAT. Je sais, pour parler comme vous, que votre neveu est aussi un hérétique.

LE COMTE. Eh bien! alors, il y a encore une fausseté dans vos paroles, car il n'est plus mon neveu.

HONORAT. Il a cependant gardé pour vous les sentimens et le respect d'un parent, d'un fils.

LE COMTE. Que m'importe! il est indigne de l'être.

HONORAT. Vous lui aviez promis la main de votre fille.

LE COMTE. J'abjure ma promesse comme il a abjuré la foi de ses ancêtres.

HONORAT. Il espère pourtant qu'un jour, désabusé, vous lui ouvrirez vos bras.

LE COMTE. Il se trompe, monsieur, s'il espère jamais rentrer en grâce auprès de moi; ni moi, ni ma fille, n'introduiront jamais un protestant dans la maison de Quélus.

HONORAT. Mais enfin, que vous ont-ils fait?

LE COMTE. Ce qu'ils m'ont fait?... Je me sens à peine assez fort pour un pareil récit, mais n'importe, vous l'entendrez... Il y a douze ans, des partis huguenots parcouraient les campagnes aux environs de mon château, j'étais sorti imprudemment pour une chasse, pensant qu'ils ne songeaient pas à me nuire, moi, qui ne cherchais pas à les combattre; vers la fin de la journée, je repris le chemin du château... une clarté rougeâtre m'avertit de loin de quelque malheur...j'approche... le château était en flammes... j'accours, je me précipite à l'appartement de la comtesse, de mes enfans, ils avaient disparu. Je descends... mon pied heurte deux cadavres, c'étaient ceux de mes deux fils!

HONORAT. Grand Dieu!

LE COMTE. Les lâches!... c'étaient deux enfans, et ils les avaient assassinés! tout-à-coup des cris de désespoir frappent mon oreille, ces cris partaient d'une voix bien connue... Je m'élance et j'aperçois ma malheureuse femme entre les mains de dix misérables qui l'avaient saisie, mais ne l'avaient pas tuée; elle était jeune et belle... que faire? ils étaient dix... il me restait une balle dans un pistolet, une seule... j'étais abandonné des miens. .

HONORAT. Et vous avez tiré sur ces misérables?

LE COMTE. Non, j'ai fait feu sur elle.

HONORAT. Que le ciel vous pardonne!

LE COMTE. Il ne me reste plus que ma fille, Marguerite échappée comme par miracle au poignard des assassins, ma fille, à qui j'ai fait jurer ce jour-là même, à la clarté de l'incendie, et sur les corps sanglans de sa mère et de ses frères, haine et mort aux assassins de sa famille jusqu'au dernier!..... Maintenant, monsieur, me demanderez-vous encore ce qu'ils m'ont fait?

HONORAT. La main de Dieu fera tôt ou tard justice des scélérats qui ont déshonoré notre cause.

LE COMTE. Mais la main de Dieu me rendra-t-elle ce qu'ils m'ont enlevé? oh! non, c'est la vengeance qu'il me faut, la vengeance et ma fille; c'est pour ces deux causes que j'ai consenti à vivre depuis douze années qui ont été un siècle interminable pour ma douleur, mais à peine un jour pour ma haine.

HONORAT. Ah! monseigneur, voudriez-vous vous déshonorer par des représailles qui ne frapperont que les innocens? quoique professant un autre culte, vous êtes chrétien comme nous, et vous n'avez point oublié que le Christ, mourant sur la croix, a prié Dieu pour ses bourreaux.

LE COMTE. Vous êtes resté long-tems ici, monsieur.

HONORAT. Je me retire, que faut-il que je dise à votre neveu?

LE COMTE. Vous direz à M. de Nangis qu'il fasse enlever de ses armoiries l'écusson de Quélus.

HONORAT. Ah! monseigneur, n'aurez-vous point de pitié pour le fils de votre sœur.

LE COMTE. Le fils de ma sœur!... il est vrai... Eh bien! monsieur, vous allez entendre ma réponse. (*Marchant vers le fond du théâtre.*) Accourez, accourez, mes gentilshommes, venez, venez tous.

(Entrée de tous les invités au bal.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, SEIGNEURS, DAMES, MARGUERITE, *puis d'un autre côté*, LUDOVIC, D'ALBERON *et* LAVARDIN, *qui viennent se ranger auprès d'Honorat*, HENRI, *puis* SAINT-LUC.

LE COMTE, *appelant son page*. Henri!... (*Il lui parle bas. Le page sort, et rentre un instant après; puis le comte se tournant vers ses convives.*) Regardez, messeigneurs..... là sont les portraits de tous les Quélus... A dater de cet instant, il y en aura un recouvert d'un voile noir, et ce portrait sera celui de Catherine de Quélus, vicomtesse de Nangis, qui fut ma sœur et la mère de Ludovic, un parjure, un traître, un apostat.

(Deux pages jettent un voile noir sur le portrait.)

LUDOVIC. Ah! grand Dieu!

(Il est contenu par d'Albéron et Lavardin.)

MARGUERITE. Mon père, au nom du ciel...

LE COMTE. Relevez-vous, Marguerite... et vous, mon ami, approchez; messeigneurs, je vous présente mon gendre, M. le baron de Saint-Luc.

MARGUERITE. Ah! je me sens mourir.

LE COMTE, *se retournant vers Honorat*. Voilà, monsieur, ce que vous direz au fils de ma sœur.

(Honorat s'éloigne, et à sa suite Ludovic, d'Albéron et Lavardin, toujours masqués. La toile tombe.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

24 AOUT 1572.

Onze heures du soir. La chambre à coucher de Marguerite.

SCENE PREMIERE.

MARGUERITE, LE COMTE DE QUELUS.

(Au lever du rideau, Marguerite est assise devant une table, et lit un livre à la lueur d'une lampe. Elle n'aperçoit pas son père, qui entre doucement, et vient regarder par-dessus son épaule.)

LE COMTE. Que lis-tu là, Marguerite?

MARGUERITE, *cherchant à cacher son livre.* Ah!... mon père...

LE COMTE, *prenant le livre.* La bible!.. par la sainte croix, voilà qui est étrange! La bible, au lieu de Ronsard et de Baïf, autrefois tes auteurs favoris! Depuis deux mois, ma fille, tu n'es plus la même.

MARGUERITE. Moi!

LE COMTE. Oui, depuis que cet envoyé de malheur, ce prêtre de la religion réformée a mis le pied dans cette maison pour nous annoncer l'apostasie de Ludovic.... (*Mouvement de Marguerite.*) Eh bien! eh bien! oui, mon enfant, c'est un cruel chagrin que celui-là... lui, que j'aimais comme un fils... il m'a fallu le maudire, le chasser à jamais de ma présence... Ah! crois-le bien, Marguerite, je souffrais au fond de l'ame, lorsque je paraissais inflexible..... et plus d'une fois depuis, en pensant à Ludovic, il m'a semblé que j'éprouvais presqu'autant de douleur que de colère..... mais j'ai rougi de ma faiblesse... Du jour où il s'est jeté dans les bras de nos ennemis, lui aussi est devenu notre ennemi..... je le hais, et tu dois suivre mon exemple...

MARGUERITE. Ah! je le sens, mon père, je n'aurais jamais la force de le haïr.

LE COMTE. Eh bien! oublie-le du moins, et qu'à l'avenir ce soit un étranger pour toi.

MARGUERITE. Un étranger! lui!

LE COMTE. Il le faut! (*Ici il pose la bible qu'il tenait toujours à la main; un poignard est sur la table; il le prend.*) Ma fille... que signifie ce poignard?...

MARGUERITE, *à part.* Ciel! celui de Ludovic.

LE COMTE. Eh bien! parlez

MARGUERITE. Ce poignard... (*Elle semble frappée d'une inspiration subite.*) Ah!... (*A son père.*) C'est... c'est un présent que je voulais vous faire pour votre fête patronale...

LE COMTE. Est-il possible?

MARGUERITE. Aujourd'hui, le 24 août... Saint-Barthélemy!

LE COMTE. Donne, donne, mon enfant.. que je te remercie de n'avoir pas oublié cette époque!

MARGUERITE, *à part.* Oh! mon Dieu! pardonne-moi de le tromper ainsi.

LE COMTE. Mais tâche, je t'en conjure, de chasser ce chagrin..... que rien désormais ne justifie.... redeviens plutôt ce que je te reprochais d'être autrefois, la folle, l'insouciante Marguerite, tout occupée de plaisirs et de parures.... je t'aime, tu le sais, et ne veux que ton bonheur; tout ce qu'il faudra pour dissiper tes ennuis, je le ferai, demande, ordonne.... n'es-tu pas sûre d'être obéie?

MARGUERITE. Mon père, puisque vous avez tant de bonté pour moi, j'ose espérer de vous une grâce, une seule; mais c'est en pleurant, c'est à genoux que je l'implore: si je vous suis chère, que je ne sois pas la femme de M. Saint-Luc.

LE COMTE, *la forçant à se relever.* J'ai mal fait, Marguerite, de vous laisser lire dans mon ame, et de vous témoigner tant de faiblesse... Je devais prévoir quelle serait l'issue de cet entretien... car il faut, par un inconcevable caprice, que vous me demandiez toujours la seule chose qu'il n'est plus en mon pouvoir de vous accorder. J'ai engagé publiquement ma foi de gentilhomme envers Saint-Luc: avant un mois, il sera votre époux... Je le veux... je le veux! Attendez tout de moi, ma fille, excepté de me faire manquer à ma parole. Adieu.

(Il sort.)

SCENE II.

MARGUERITE, *puis un instant après* LUDOVIC.

MARGUERITE. Avant un mois, la femme de M. de Saint-Luc... Oh! mon Dieu! mon Dieu! protége-moi! (*Musique en sourdine.*) Ah! c'est lui! c'est Ludovic!

(Elle va ouvrir une porte secrète; entrée de Ludovic.)

LUDOVIC. Enfin, je leur échappe!

MARGUERITE. Comment?

LUDOVIC. Depuis un instant j'avais quitté l'hôtellerie de Navarre, et après avoir traversé la rue, je m'étais arrêté devant cette maison, sous ta fenêtre, Marguerite... j'attendais en vain le signal accoutumé... Tout-à-coup je suis abordé par des hommes d'armes qui m'observaient, je crois, depuis quelques minutes... Le capitaine qui les commandait, et dont la voix ne m'est pas inconnue, me dit qu'il est défendu, sous peine de prison, de s'arrêter dans les rues après l'heure du couvre-feu... On veut me saisir; mais je me délivre de leurs mains, je m'évade par la petite rue voisine, cette clef m'ouvre la porte du jardin... et grâce au ciel, ils ont perdu mes traces. Me voilà encore une fois près de toi, ma chère Marguerite, encore une fois je suis heureux! dussé-je payer ce bonheur au prix de ma tête!

MARGUERITE. Ludovic, je tremble..... mon père me quitte à l'instant même, et s'il allait nous surprendre... Ah! je serais perdue.

LUDOVIC. Ainsi, tu n'as pu trouver encore une occasion pour lui tout avouer.

MARGUERITE. Jamais je n'en aurai le courage.

LUDOVIC. Jamais!... cependant, il le faut. N'es-tu pas ma femme? Honorat n'a-t-il pas béni notre union?... et si tu persistes davantage à vouloir la cacher à ton père, que feras-tu, dis-moi, lorsque viendra le jour de ton hymen avec Saint-Luc?

MARGUERITE. Je mourrai!

LUDOVIC. Ah! Marguerite, tu ne m'aimes pas!

MARGUERITE. Ludovic... est-ce bien toi qui me parles? je ne t'aime pas, moi, qui ai préféré ton amour à la tendresse de mon père, ton nom à celui de ma famille, moi, qui ai contracté dans l'ombre un mariage que mon cœur seul peut reconnaître, moi qui me suis perdue, et tout cela pour toi... pour toi, je meurs de crainte et d'inquiétude; pour toi, je suis condamnée à la plus affreuse contrainte; pour toi, je trompe mon père... Et tu viens par tes reproches ajouter encore à tous les tourmens que j'éprouve...Ah! c'est vous autres hommes qui ne savez pas aimer.

LUDOVIC. Marguerite!

MARGUERITE. Mais Dieu est juste, je savais bien que je l'offenserais en épousant un hérétique. Je savais bien que c'était le malheur et la damnation... Pourtant, lorsque je t'ai revu, lorsque tu as entrepris de me convertir... j'ai cru que le bonheur était là, plus beau que le salut, qu'avec toi il m'était impossible de trouver un enfer..... J'ai eu plus de foi en mon cœur qu'en ma conscience... Ah! j'en suis bien punie. Je ne t'aime pas!

LUDOVIC. Marguerite, pardonne-moi! Oui, je suis cruel, injuste... oui, tu fus un ange pour moi, et je devais mieux te remercier... Que veux-tu? ce nom de M. de Saint-Luc vient sans cesse retentir à mes oreilles... Saint-Luc! un infâme qui a juré la mort de tous mes frères... un misérable, un lâche que j'ai provoqué, et qui depuis deux mois recule devant le combat que je lui propose, sous prétexte d'un vœu qu'il a fait à Mme Catherine de Médicis; et tous les jours, et partout, il faut que j'entende parler de votre prochain mariage!... Ton nom confondu avec le sien... ah! je souffre trop alors... et j'oublie, ingrat que je suis, combien tes souffrances, à toi, sont plus grandes que les miennes... Marguerite, je suis bien malheureux... malheureux, surtout de t'avoir fait pleurer.

MARGUERITE. Ludovic, quoi qu'il m'en coûte, dès demain, je dirai tout à mon père... Je serai maudite... oui, je le sais, maudite!... mais du moins, monsieur, vous ne me direz plus: Tu ne m'aimes pas!

LUDOVIC. Ah! ne me rappelle pas combien je fus coupable.

MARGUERITE. Écoute.

LUDOVIC. Du bruit dans la rue.

MARGUERITE, *regardant par une fenêtre.* Ciel! des cavaliers entourent cette maison....

LUDOVIC. Peut-être ceux qui me poursuivaient.

MARGUERITE. L'un d'eux vient de frapper à la porte de l'hôtel... Ah! tu ne peux rester ici, Ludovic.

LUDOVIC. Ne crains rien... je fus élevé dans cette maison, et je sais comment leur échapper... A demain, Marguerite.

MARGUERITE. A demain !

(Ludovic s'échappe par la porte secrète.)

SCENE III.

MARGUERITE, *seule.*

Que viennent-ils faire à cette heure dans l'hôtel de Quélus? (*Elle ouvre la porte du fond*). Grand Dieu ! je ne me trompe pas ! c'est la voix du baron de Saint-Luc... Il place partout des sentinelles... Ah ! c'est à Ludovic qu'ils en veulent... Quel moyen de les arrêter ici? d'empêcher qu'ils ne puissent l'atteindre... Peut-être... oui, il le faut... (*Retournant au fond du théâtre, et appelant.*) Monsieur de Saint-Luc! monsieur de Saint-Luc ! répondez-moi..... que se passe-t-il donc? Vous me faites mourir de frayeur...

SCENE IV.

MARGUERITE, SAINT-LUC, *introduit par* HENRI, HOMMES D'ARMES.

SAINT-LUC, *entrant.* Pardon, madame, pardon si nous avons troublé votre repos. (*Regardant partout autour de lui, et particulièrement du côté de la porte secrète.*) Je commence à croire que nous nous alarmions à tort... C'est une erreur, un excès de zèle de la part de mes cavaliers... Ils croyaient avoir vu un homme se glisser dans l'hôtel ; l'un d'eux assurait même qu'il s'était dirigé vers cette partie de la maison... Je vois avec plaisir qu'il n'en est rien... et je me retire.

MARGUERITE, *le retenant du geste.* Mais... vous n'avez pas vu mon père ; ne désirez-vous pas lui parler, monsieur de Saint-Luc ?

SAINT-LUC. J'ai en effet à lui apprendre une nouvelle qui doit le combler de joie : nouvelle venant de la cour... qui intéresse vivement tous les amis du roi et de notre foi catholique...

MARGUERITE. Je vais donner des ordres pour le faire prévenir... Veuillez vous reposer un instant. (*Au page.*) Henri, suivez-moi. (*A part en s'éloignant.*) Il est sauvé !

(Elle sort avec le page.)

SCENE V.

SAINT-LUC, *seul*, DES HOMMES D'ARMES *au fond.*

Ce trouble! cette agitation... cet empressement à m'appeler, à me retenir ici, dans son appartement, moi dont la présence lui est toujours odieuse! Plus de doute, elle n'était pas seule !... et cet homme, c'est ici qu'il est venu !... Mais il ne peut ni échapper... Elle a cru assurer sa fuite... elle ne sait pas que toutes les issues sont gardées, et que de ce côté même... (*Il montre la petite porte.*) Je crois entendre... non, rien ! ce n'était rien... Ah ! qu'ils sont lents à l'atteindre les misérables!. Où est-il? où est-il? Il me le faut... Ah! cette fois, je ne me trompe pas, enfin?

SCENE VI.

LUDOVIC, SAINT-LUC, GARDES.

LUDOVIC, *entrant par la porte secrète.* Marguerite...

SAINT-LUC, *se présentant à lui.* Ludovic de Nangis.

LUDOVIC. Qui vous a dit mon nom ?

SAINT-LUC. Ma haine pour toi me l'a fait deviner.

LUDOVIC. Eh bien ! te lasseras-tu d'attendre, baron de Saint-Luc, pour répondre à ma provocation, ou bien, à voir ces gardes dont tu es entouré, dois-je croire que tu veux prendre dans un duel la Bastille pour retranchement et pour second une compagnie entière? Tu as fait vœu de lâcheté à Madame de Médicis, et tu tiens religieusement ta parole.

SAINT-LUC, *s'approchant de lui et lui serrant la main avec fureur.* Ludovic de Nangis... en te faisant poursuivre ce soir par mes hommes d'armes, en te forçant à rentrer par cette porte pour te jeter dans mes mains, je voulais seulement être bien sûr que tu étais celui que je dois le plus détester au monde, que tu étais l'amant aimé de Marguerite... Et maintenant tu peux sortir... Dans une heure, à minuit, je serai délié de mes sermens ; dans une heure, à minuit, nous nous battrons.

LUDOVIC. Ah ! c'est heureux ! Ce sera un duel à mort. N'attends de moi ni grâce ni merci... A minuit donc.

SAINT-LUC. Devant le Louvre, sur le bord de la Seine.

LUDOVIC. J'y serai.

SAINT-LUC. Va-t'en... Qu'on le laisse partir.

LUDOVIC. Merci, capitaine. Devant le Louvre.

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE VII.

SAINT-LUC, *seul.*

Oui, devant le Louvre... le roi Charles IX est bon tireur... Va, cours à ce rendez-vous... Choisis bien tes témoins, Ludovic, amène ces deux insolens gentilshommes qui m'ont insulté comme toi, et tu peux leur dire que ce sera votre dernière affaire : des fenêtres du Louvre partiront des balles qui vengeront mon offense : tous trois peut-être vous tomberez frappés par une main royale! quel honneur pour des hérétiques! Un duel avec toi, insensé! On se bat avec l'étourdi qui vous a heurté dans une promenade, avec le fat qui vous a raillé sur la couleur de votre pourpoint; mais l'homme qui vous a enlevé le cœur de la femme que vous aimez... l'homme dont les baisers ont souillé celle qui vous était promise... on le tue, on le tue... Et ce n'est pas dans un duel que le sire de Fayel frappa le châtelain de Coucy... Tu étais en mon pouvoir, et je t'ai laissé partir... A quoi bon t'arrêter? te donner des chaînes pour te dérober au massacre?... Non, non, reste libre, Ludovic de Nangis, reste libre avec tes frères de proscription, libre dans Paris, votre sépulcre à tous : on ne met point de chaînes à un cadavre. Voici le comte. Je ne lui parlerai point de son neveu... cette pensée peut-être l'arrêterait au moment de frapper.

SCENE VIII.

SAINT-LUC, LE COMTE.

LE COMTE. Dieu vous garde, capitaine! Si tard à l'hôtel de Quélus! Que se passe-t-il donc?

SAINT-LUC. Vous rappelez-vous, comte, ce que vous m'avez dit il y a deux mois : C'est une belle soirée que celle du 9 juin 1572. Je vous en ai promis une plus belle encore... elle est venue...

LE COMTE. Que voulez-vous dire?

SAINT-LUC. Au coup de minuit, la cloche de Saint-Germain-l'Auxerrois va donner le signal... C'est la nuit, dans leur sommeil, que l'ange exterminateur frappa les premiers-nés des Egyptiens... Madame la reine-mère s'en est souvenue. Plus de retards, plus de lenteurs; voici l'instant de rendre aux hérétiques tout le mal qu'ils ont fait.

LE COMTE. Ah! ma femme, mes enfans, vous serez vengés... (*Portant la main au poignard que lui a donné Marguerite.*) Et ce présent de ma fille... il va me servir à frapper nos ennemis.

SAINT-LUC. Nous pouvons compter sur tous les gens de votre maison?

LE COMTE. Je vais leur ordonner de prendre les armes.

SAINT-LUC. Celles que j'ai fait bénir par monseigneur le cardinal.

LE COMTE. Oui... et tous auront la croix blanche à leur chapeau, malheur aux calvinistes!

SAINT-LUC. Pas un n'échappera.... — Leurs maisons sont comptées et marquées d'avance; j'ai mis mon cachet sur plus d'une avec le pommeau de cette épée. La fuite est impossible; toutes les portes de Paris sont fermées. On n'épargnera ni le sexe ni l'âge, un parti mal tué se réveille mille fois plus terrible; écrasons jusqu'aux derniers tronçons du serpent, ou tremblons qu'ils ne se rejoignent encore.

LE COMTE. Oui, pas de grâce pour leurs femmes et leurs enfans! Il n'y en a pas eu pour la comtesse de Quélus.

SAINT-LUC. Ainsi, vous me jurez de combattre avec nous, de n'épargner aucun de nos ennemis.

LE COMTE. Aucun, fût-il à mes pieds, me suppliant de lui laisser la vie, je jure que je l'immolerais sans pitié.

SAINT-LUC. Voici votre fille. Je sors et je vais vous attendre chez le maréchal de Tavannes. Ah! j'oubliais..... le mot de passe.

LE COMTE. Eh bien?

SAINT-LUC. Le nom de votre patron : saint Barthélemy.

(Il sort par le fond.)

MARGUERITE *entre au même instant, et répète avec surprise :* Saint Barthélemy!

SCENE IX.

LE COMTE, MARGUERITE.

LE COMTE. Ma fille, te souvient-il de ta mère et de tes frères?

MARGUERITE. Oui.

LE COMTE. Te souvient-il aussi du serment que tu as fait il y a douze ans sur leurs cadavres?

MARGUERITE. Mon serment! je me le rappelle...

LE COMTE. Eh bien! redis-le-moi encore...

MARGUERITE. Mon père!

LE COMTE. Redis-le-moi... je le veux.

MARGUERITE, *avec un effort pénible*. Haine et mort aux huguenots... jusqu'au dernier.

LE COMTE. Jusqu'au dernier... Réjouis-toi donc... ils vont tous mourir, demain il n'en restera plus un seul dans Paris.

MARGUERITE. Grand Dieu!

LE COMTE. Dans un instant nous nous levons tous en armes... nous enveloppons l'hérésie dans une sanglante proscription.

MARGUERITE. Est-il possible! oh! non, non, vous me trompez.

LE COMTE. Bientôt tu verras si je dis vrai.

MARGUERITE. Mon Dieu, mon Dieu! mais cela ne se peut pas... cela ne peut pas arriver aujourd'hui...

LE COMTE. A minuit la cloche de Saint-Germain donnera le signal.

MARGUERITE. Mon père, vous n'irez pas, je m'attache à vous... Ah! que devenir? que faire?

LE COMTE. L'heure approche.... Saint-Luc m'attend chez le maréchal, je ne puis demeurer plus long-tems... Adieu, Adieu, ma fille... Haine et mort aux huguenots jusqu'au dernier!

(Il sort.)

SCENE X.

MARGUERITE, *seule*.

C'est un rêve.....non, je ne puis croire que je veille et que je vive. Quoi! tous égorgés dans une heure..... avant une heure... Mais Ludovic aussi est hérétique!..... et moi, moi, sa femme..... ah! comment le sauver... ma tête s'égare... mille résolutions... mille pensées... Mais il le faut, il faut que je le sauve. (*Elle marche en courant vers le fond du théâtre. Cri sourd à peu de distance de la chambre de Marguerite*: aux armes! aux armes!) Ciel! tous les serviteurs de mon père... des poignards... des épées... et cette croix blanche!... un signe de ralliement sans doute... une croix!... Au nom d'un Dieu de paix et de miséricorde, ils vont assassiner... et jusqu'à ce jeune page... Henri... un enfant! Cette arme dans sa main... et lui aussi... Ah! c'est le ciel qui l'envoie!

(Henri paraît au fond du théâtre. Il a une croix blanche à son chapeau, une épée nue à la main.)

SCENE XI.

MARGUERITE, HENRI.

MARGUERITE. Arrête, malheureux, que vas-tu faire?

HENRI. Venger ma religion.

MARGUERITE. Ta religion!.... Écoute, écoute, Henri.... tu n'as pas seize ans encore, et déjà tu brûles du désir de répandre du sang... tu vas donner la mort à tes semblables, à tes frères.

HENRI. A des hérétiques.

MARGUERITE. Eh bien!..... ces hérétiques..... ton Dieu est mort sur la croix pour les sauver..... Et c'est en les immolant, toi, que tu veux lui rendre hommage?.... Enfant, laisse là cette épée..... donne, donne, je ne veux pas que tu sois un assassin.

(Elle prend son épée et la jette à terre.)

HENRI. Ah! madame..... vous me forcez à désobéir à mon maître, à votre père....

MARGUERITE. Mon père est égaré... car lui aussi il parle de vengeance, et ce mot là n'est écrit nulle part dans la religion du Christ.... Mon père! demain il te mandirait d'avoir suivi ses ordres; mais il te bénira, j'en suis sûr, il t'appellera son ami, son fils, si tu as sauvé la vie d'un proscrit.

HENRI. Un proscrit!... que me demandez-vous?

MARGUERITE. Non loin de cette maison, à l'hôtellerie de Navarre, il y a un homme dont l'existence m'est plus chère que la mienne.

HENRI. A l'hôtellerie de Navarre! un protestant!

MARGUERITE. Oui, un protestant, Ludovic de Nangis...

HENRI. Ludovic de Nangis!

MARGUERITE. Va le trouver sur-le-champ... de la part de Marguerite... Oh! mais ne lui parle pas du massacre qui se prépare... .. il voudrait combattre, périr avec ses frères... dis-lui seulement que je l'attends, qu'il vienne ici à l'instant, à l'instant même.... Tu hésites! mais tu ne sais donc pas que s'il meurt, Ludovic.... je le suivrai?... tu ne sais pas que je l'aime?..... tu ne sais pas qu'il est mon époux?

HENRI. Votre époux!

MARGUERITE. Oui, je t'ai confié à toi, à toi, enfant! un secret que je n'ai osé dire encore à personne; un secret dont la découverte me ferait maudire par mon père... et maintenant, Henri, mon ami...

tu ne me trahiras pas..... Cours à l'hôtellerie de Navarre, et rends-moi, rends-moi Ludovie, ou je vais mourir à tes pieds.

(Elle tombe à genoux.)

HENRI. Madame... laissez-moi reprendre cette épée.

MARGUERITE. Grand Dieu!

HENRI. Mais si tout-à-l'heure je n'étais pas de retour, et si l'on venait vous dire : On a vu Henri, votre jeune page, combattre et tomber en combattant, dites à tous, madame : c'était pour défendre, c'était pour sauver mon époux.

MARGUERITE, *l'embrassant.* Ah! mon ami?... Va, cours, et ne perds pas un instant.

(Le page sort en courant.)

SCENE XII.

MARGUERITE, *seule.*

Et c'est lui qui tout-à-l'heure encore jurait mort aux calvinistes..... Ah! si l'on pouvait les réunir, tous ceux qui ont fait cet horrible serment, et leur demander quel motif, quel sentiment, quelle passion les anime... j'en suis sûre, ils reculeraient d'épouvante, et rejetteraient loin d'eux ces armes qu'ils vont ensanglanter... Mais, lui, Henri, généreux enfant, réussira-t-il? Conduisses pas, ô ciel! et fais qu'avant peu il me ramène Ludovic!.... Cette maison touche à la porte de Paris qui donne sur le rempart..... le gardien nous est dévoué..... il faut emmener mon époux.... loin, bien loin d'ici... Mais il n'arrive pas... oh! mon Dieu! si dans leur rage aveugle ils avaient devancé l'heure.... si déjà Ludovic... ah! c'est mourir mille fois... Le voici!

SCÈNE XIII.

MARGUERITE, HENRI, LUDOVIC.

HENRI. Vous ai-je tenu parole, madame?

MARGUERITE. Ludovic! c'est toi...

HENRI. Je vous laisse; mais je ne m'éloigne pas... je veille pour vous, au péril même de mes jours. Désormais, madame, et vous aussi, seigneur Ludovic, ma vie vous appartient.

(Il sort.)

SCENE XIV.

MARGUERITE, LUDOVIC.

LUDOVIC. Au péril de ses jours! Marguerite! que signifie?..... Comme te voilà pâle, agitée! que se passe-t-il donc?

MARGUERITE. Ludovic, m'aimes-tu?... eh bien! il faut m'en donner une preuve, une preuve éclatante.

LUDOVIC. Laquelle? parle.

MARGUERITE. Sortir de Paris avec moi.

LUDOVIC. Sortir de Paris? mais les portes sont fermées, et il faut un ordre exprès pour les ouvrir.

MARGUERITE. Je connais un des quaterniers de la ville, il doit tout à mon père; il nous ouvrira.

LUDOVIC. Mais dans quel but? pourquoi?...

MARGUERITE. Pourquoi?.... mon Dieu, pourquoi?... mais ne te suffit-il pas que je le désire, que je le veuille?

LUDOVIC. Tes désirs sont des ordres, Marguerite... mais ton bonheur et ton repos, c'est un besoin pour moi; et tu veux en vain me le cacher, tu dévores un horrible secret.... parle, avoue-moi tout..... (*A part.*) Et Saint-Luc qui m'attend devant le Louvre, à minuit! (*Haut.*) Je t'en conjure, Marguerite, dis-moi ce qui t'épouvante!

MARGUERITE. Eh! que veux-tu que je dise?... Il faut fuir, Ludovic, fuir à l'instant même.... quand je te dis qu'il y va de ma vie, de ma raison, de mon salut!... Partons, partons!... (*Minuit sonne.*) Ah! minuit! c'est la mort!

LUDOVIC. Minuit!... c'est le déshonneur... (*Avec rage.*) Marguerite, grâce à toi, maintenant Ludovic de Nangis est un lâche et un infâme!

MARGUERITE. Oh! mon Dieu! que veux-tu dire?

LUDOVIC. Un duel... à minuit... devant le Louvre.

MARGUERITE. Un duel avec Saint-Luc, n'est-ce pas? dis plutôt un assassinat.

LUDOVIC. Un assassinat!... ah! parle, tu sais quelque chose.

MARGUERITE. Moi! rien!.... je ne sais rien... mais je te dis que c'est un assassinat; tu ne sortiras pas maintenant; non, il faut que tu restes.

LUDOVIC. Je veux sortir, laisse-moi.

MARGUERITE, *se plaçant au seuil de la porte et lui barrant le passage.* Tu resteras! (*On entend le tocsin.*) Le signal!

LUDOVIC. Quel est ce tocsin?

MARGUERITE. Ce tocsin... c'est quelque fête.,. Oui, il y a ce soir une fête au Louvre.

LUDOVIC, *se débattant.* Au Louvre!.... (*Clameurs au dehors.*) Il faut que je sorte... Mais quels sont ces cris?

MARGUERITE. Ce sont les cris du peuple joyeux.

(Bruit de mousqueterie.)

LUDOVIC. Ces coups de feu...

MARGUERITE. Ce sont des salves qui annoncent la fête.

LUDOVIC, *allant à la fenêtre.* Tu as beau dire, Marguerite, ce ne sont pas là des cris de fête... il y a des balles dans ces arquebuses.

MARGUERITE. Eh bien! que sais-je, quelque émeute, quelque sédition... ah! ne sors pas, je t'en supplie.

(Elle tombe à genoux. Dans ce moment Ludovic est arrivé devant le vitrail et ses regards se sont portés sur une maison qui brule en face de lui.)

LUDOVIC. Grand Dieu! l'hôtellerie de Navarre en flamme..... ô mes amis! ils vont tous périr..... je vole à leur secours.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HONORAT, *blessé.*

LUDOVIC. Ciel! Honorat blessé!

HONORAT, *s'appuyant sur un fauteuil.* Au secours! au secours! on égorge tes frères.

LUDOVIC. Grand Dieu!

HONORAT. On massacre tous les huguenots, hommes, vieillards, femmes et enfans; je viens d'être frappé dans mon temple. Je me suis traîné jusqu'ici pour t'avertir.

LUDOVIC. Ah! voilà donc le duel du baron de Saint-Luc! . et tu me retenais ici, Marguerite..... Mais moi aussi, je suis hérétique, je le suis; je le leur écrirai dans le cœur avec la pointe de cette arme.

MARGUERITE. Ah! Je meurs si tu sors.

HONORAT. Ludovic, tes frères t'attendent.

(On entend des cris de mort aux huguenots; d'autres cris d'angoisse et de douleur y sont mêlés.)

LUDOVIC, *se jetant à genoux.* Mon père, bénissez-moi et je pars.

HONORAT. Eh bien! je te bénis en mourant..... Ecoute les derniers accens de ton vieil ami.... Va défendre ton culte et tes frères, et si tu succombes..... qu'importe.... c'est toujours le martyr qui est vainqueur.

(Il tombe.)

LUDOVIC. Mon père!... Il n'est plus!...

(Il pleure sur le cadavre d'Honorat.)

LA VOIX DE SAINT-LUC DANS LA COULISSE. Tuez, tuez tous ceux qui tenteraient de s'échapper! Point de grâce! point de pitié! c'est la volonté du roi!

LUDOVIC. Saint-Luc! (*Se relevant avec rage.* Ah!... Adieu, adieu, Marguerite.

(Il sort, l'épée à la main. Marguerite tombe évanouie. Le bruit du carnage continue dans la coulisse.)

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE III.

25 AOUT 1572.

Des jardins attenant à la maison du comte de Quélus. — Des arbres garnissent presque toute la scène, à la gauche du public, sur le premier plan, un bosquet; à droite, deux ou trois degrés conduisant à un pavillon. Au fond du jardin, la grille d'entrée; dans le lointain, une vue de Paris.—Il est quatre heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LUDOVIC, MARGUERITE.

(Au lever du rideau, Ludovic, blessé au bras droit et à la tête, est assis dans le bosquet sur le devant de la scène; Marguerite achève de panser sa blessure.)

LUDOVIC. Non... ce n'est rien, Marguerite, rassure-toi..... je voulais te revoir avant de mourir, je voulais t'embrasser; maintenant je suis plus calme... je puis retourner au combat.

MARGUERITE. Non, tu ne mourras pas... le ciel t'a ramené ici... c'est ton salut, c'est le salut pour nous deux, tu ne mourras point, te dis-je.

LUDOVIC. Ah! je ne veux plus de la vie, je ne veux plus demeurer sur cette terre habitée par des hommes, par des catholiques... Tu ne sais pas, Marguerite, ce qui se passe maintenant à Paris par une nuit semblable aux autres, sans que les étoiles se cachent d'effroi, sans que l'ordre de la nature soit renversé. Paris semble une orgie de démons; mes malheureux frères sont égorgés au sein de leur famille, au milieu de leur sommeil; j'ai vu jeter de son balcon le corps de Coligny sur celui de son gendre; j'ai vu Pardaillan se défendre et tomber sous les coups de dix assassins... j'ai vu Lavardin, plus malheureux que tous, mourir son épée encore dans le fourreau. Rien n'est respecté, pas même la faiblesse... femmes... vieillards, enfans, tout est égorgé, et tu veux que je vive, tu veux que le soleil qui va se lever pour éclairer tant d'horreurs me retrouve encore debout?... Non, je ne veux pas respirer le même air que nos bourreaux... puisqu'il m'est impossible de les exiler de la terre, je n'y veux point rester, je veux mourir sous leurs coups.

MARGUERITE. Mourir! ainsi j'aurai tout quitté tout sacrifié pour toi; j'aurai confié tout mon avenir à ta tendresse, je me serai reposée de mon bonheur sur notre amour, et tu répudierais cette tâche que nous avons entreprise... tu m'abandonnerais au milieu de la route!.. oh! non, non, je te dois de ne respirer que pour toi, de te suivre partout, de n'avoir de désirs que les tiens, d'amour que le tien, d'existence que la tienne; mais toi, pour tout cela, tu me dois une chose... tu me la dois... c'est de vivre. Ludovic, au nom de notre amour, au nom de ta vengeance même que tu ressaisiras plus tard..... car maintenant que ferais-tu? ta main ne peut supporter le poids d'une épée; laisse-moi, laisse-moi te sauver... (*Regardant dans la coulisse.*) Ah! mon père.

LUDOVIC. Le comte!

MARGUERITE, *montrant le pavillon à droite.* Entre là, là... je vais le prier pour nous deux.

LUDOVIC. Tu le veux, Marguerite.

(Après un instant d'hésitation, il entre dans le pavillon. Le comte de Quélus paraît dans le bosquet à gauche.)

SCENE II.

MARGUERITE, LE COMTE.

LE COMTE *entre, et se parle à lui-même.* Que de sang! que de carnage!... Malgré moi, je me sens trop vengé... Oh! j'ai été si malheureux que j'en suis devenu cruel... mais la vengeance ressemble trop au crime. Je ne verserai plus de sang.

MARGUERITE, *s'approchant de lui.* Ah! mon père!...

LE COMTE. Marguerite!... il le fallait... la vraie religion devait tuer l'hérésie, ta mère devait être vengée... mais, hélas! les représailles devaient-elles tomber sur notre propre famille... Ludovic!

MARGUERITE. Eh bien, Ludovic!

LE COMTE. On l'a vue combattre cette nuit dans les rangs des hérétiques, un des

favoris du roi est tombé sous ses coups; son nom est marqué d'une croix sur la liste de proscription...

MARGUERITE, *à part*. Grand Dieu! il est perdu!

LE COMTE. Et sans doute, il a déjà péri. Il vivrait encore, que sa mort, pour être plus éloignée, n'en serait pas moins certaine; les archers de Tavannes sont à sa poursuite, toutes les maisons des protestans ont été fouillées, et les catholiques ont juré de ne donner asile à aucun ennemi; mais, je te le répète, il est impossible qu'il vive encore... Il est mort en combattant contre son roi et son Dieu, sans avoir eu le tems du repentir.. Quel malheur pour son ame, et quelle honte pour notre race!...

MARGUERITE. Oh! si pourtant cette honte pouvait lui être épargnée, si on pouvait le sauver encore!

LE COMTE. Je ne le pourrais plus.

MARGUERITE. Mon père, on peut toujours secourir un fils de sa sœur, et l'on doit protéger celui qui vient vous demander asile.

LE COMTE. Quoi! Ludovic!

MARGUERITE. Je n'ai plus le tems de feindre... oui, et déjà peut-être l'on a découvert ses traces.. oui, Ludovic est là... il est venu se réfugier dans cet hôtel... Oh! vous ne le livrerez pas, la maison d'un Quélus est un asile et non une prison, on ne peut y passer pour aller au supplice....

LE COMTE. Ludovic ici!... Ah! il ne me manquait plus que de le voir mourir.

MARGUERITE. Non, il ne mourra pas!

LE COMTE. C'est un rebelle et un hérétique! son sang ne m'appartient plus; je ne puis ni ne veux le sauver!

MARGUERITE. Vous demeurez inexorable?

LE COMTE. Inexorable!

MARGUERITE. Eh bien! alors, vous nous livrerez tous deux.

LE COMTE. Marguerite! tu abandonnerais ton père?

MARGUERITE. J'abandonnerai mon père pour suivre mon époux... Nous sommes mariés!

LE COMTE. C'est impossible.... mariés! Tu me trompes; c'est une horrible raillerie! Qui a consacré ce mariage?... quelle valeur peut avoir cette union sacrilége d'un calviniste rebelle avec une fidèle catholique.

MARGUERITE. Je ne suis plus catholique, je suis calviniste.

LE COMTE. Toi! Marguerite?

MARGUERITE. Oui, je le suis, le ministre qui nous a mariés a reçu mon abjuration, la preuve est au temple de mes frères les réformés... Livrez Ludovic, vous le pouvez; mais songez que je me livre avec lui, songez que, s'il meurt, je crierai à ses assassins que je suis hérétique, jusqu'à ce qu'ils m'aient tuée aussi!

LE COMTE. Marguerite... toi et Ludovic, vous avez été bien coupables envers moi... mais un péril trop grand vous menace l'un et l'autre... Ton père ne répondra à tant de trahisons qu'en sauvant cette fille qu'il idolâtre, et qui lui a préféré un hérétique.. Tu le veux, je défendrai les jours de Ludovic, et quoi qu'il arrive...

MARGUERITE. Ah! mon père! (*Elle se jette dans ses bras, puis marchant rapidement vers le pavillon.*) Ludovic!... Ludovic! viens dans ses bras..... mon père a pardonné.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, LUDOVIC.

LUDOVIC. Monseigneur! est-il vrai?

LE COMTE, *lui tendant la main*. Mon ami!.. oui, je n'ai pu résister aux prières, aux larmes de Marguerite, et surtout aux remords que laissera pour jamais dans mon ame le souvenir de cette nuit de sang et d'assassinat... Ludovic, je tiendrai la promesse que j'ai faite à ta mère mourante... Pour la tenir, cette parole, je vais sauver un ennemi de ma religion; je vais trahir tous les sermens que j'ai faits à mon Dieu.

LUDOVIC. Vos sermens? il ne les a pas reçus; non, mon père, Dieu n'a pas voulu que nous prissions les armes, vous pour me punir, et moi pour vous assassiner!... c'est impossible..... Je vous revois aujourd'hui tel que vous étiez autrefois pour Ludovic, l'ami, le protecteur de sa jeunesse; vous m'avez pardonné, vous pressez dans vos bras vos deux enfans... Ah!... malgré toutes les horreurs qui nous entourent, pour moi, il est donc encore de l'espérance, du bonheur peut-être; eh bien!.. eh bien, oui, Marguerite, et vous

aussi, mon oncle, je vous confie ma destinée, je m'abandonne à vous.

LE COMTE. Écoute : Le tems presse... Il faudra...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HENRI.

HENRI, *entrant vivement.* Le baron de Saint-Luc !

MARGUERITE. Ciel ! Il vient chercher mon époux, sans doute !

LE COMTE. Je t'ai promis de le sauver.

(Tous deux poussent Ludovic vers le pavillon.)

LUDOVIC, *avec colère.* Saint-Luc !..... (*Geste suppliant de Marguerite.*) J'obéis.

(Il disparaît. Entrée de Saint-Luc par la grille du fond. Il est suivi de gardes. Le page s'éloigne lentement par le bosquet.)

SCÈNE V.

SAINT-LUC, LE COMTE, MARGUERITE, GARDES.

SAINT-LUC. Ah ! c'est vous, seigneur comte... eh bien ! la nuit a été belle.

LE COMTE. Bien cruelle pourtant !.... est-ce que tout ce sang répandu ne vous a pas fait horreur ?

SAINT-LUC. Si c'était du sang catholique peut-être !... Nous nous reposons maintenant ; mais tout n'est pas terminé. Cette nuit me vaudra du roi le titre de comte, et je veux le mériter encore.

LE COMTE. Ah ! assez de carnage, mon Dieu ! je l'ai trop appris, la vengeance est une arme à deux tranchans qui blesse à la fois la victime et le vainqueur.

SAINT-LUC. Ainsi, votre zèle faiblit ; ainsi vous plaignez le sort des assassins de la comtesse de Quélus.

MARGUERITE. Quels sont les assassins aujourd'hui ?

LE COMTE. Silence, Marguerite.

SAINT-LUC, *bas au comte.* Faites éloigner votre fille, j'ai à vous parler.

LE COMTE, *bas à Marguerite.* Laisse-nous, Marguerite, veille sur lui.

MARGUERITE, *bas à son père.* Je me retire... songez, mon père, que j'ai votre parole.

(Elle entre dans le pavillon où elle a fait cacher Ludovic.)

SCENE VI.

SAINT-LUC, LE COMTE, GARDES.

SAINT-LUC. Maintenant que nous sommes seul je n'ai plus rien à ménager ; Ludovic est ici, le savez-vous ?

LE COMTE. Ludovic !

SAINT-LUC. On l'a vu pénétrer dans cette maison et se réfugier auprès de votre fille ; je n'ai pas voulu faire forcer la porte, mais il est ici, je le sais... livrez-le moi, vous ne pourriez le sauver et sans doute vous ne le voudriez pas.

LE COMTE. Un Quélus n'a jamais su mentir ; oui, Ludovic est ici, je dois l'avouer, mais sa présence même dans mon hôtel, où il est venu chercher un asile, m'impose la loi de le défendre... vous êtes gentilhomme, vous devez me comprendre, Saint-Luc... aidez-moi à le protéger, ne peut-il être seul épargné dans le nombre ? ne pourrai-je en sauver un, après en avoir tué tant.

SAINT-LUC. Eh ! quand je le voudrais, croyez-vous qu'il soit en mon pouvoir de lui donner la vie ? Un des favoris du roi n'est-il pas tombé sous ses coups avec plusieurs autres catholiques illustres ? son nom n'est-il pas signalé ?..... le maréchal de Tavannes n'attend-il pas son cadavre ? et faut-il tout vous dire ?.. je ne veux pas le sauver, cet homme ; il s'est jeté partout sur mon chemin, il m'a enlevé le cœur de votre fille... le sauver, quand je meurs de rage et de jalousie !..... Livrez-le-moi..... oh ! livrez-le-moi, vous dis-je.

LE COMTE. Je ne le livrerai pas.

SAINT-LUC. Il le faut pourtant.

LE COMTE. Il a pris ma maison pour asile, mettez-y le feu, nous y périrons avec lui, mais nous ne le trahirons pas.

SAINT-LUC. Une dernière fois, comte, je vous somme de remettre en mes mains Ludovic de Nangis, coupable de rébellion et d'hérésie.

LE COMTE. Une dernière fois je refuse, et je fais plus, je vous somme de vous retirer vous-même.

SAINT-LUC. Eh bien ! alors, comte, je fais plus aussi... je vous enjoins à présent de me livrer Ludovic de Nangis, votre gendre, et Marguerite de Quélus sa femme, calviniste comme lui, et comme lui condamnée à mort.

LE COMTE. Grand Dieu! vous savez.....

SAINT-LUC. Cet acte de mariage et cet acte d'abjuration trouvés par moi chez Claude Honorat, prêtre huguenot, frappé de ma main.

LE COMTE. Mon enfant! mon enfant condamnée à mort!... et livrée par vous! par vous! et vous venez me dire, à moi, cette affreuse parole! Infâme!... (*Il s'élance sur lui avec colère, puis s'arrêtant tout-à-coup.*) Mais non, non..... je contiendrai ma colère, car il y va des jours de ma fille. Plus de reproches; plus de menaces, je supplie... (*Tombant à genoux.*) Tenez, êtes-vous satisfait? voulez-vous voir mourir un père à vos pieds? Ah! dites-moi, dites-moi que vous ne livrerez pas ma pauvre fille!

SAINT-LUC. Il dépend de vous de la sauver.

LE COMTE. Mais à quel prix, bon Dieu!

SAINT-LUC. Marguerite est mariée; il faut la rendre veuve.

LE COMTE. Ah! inexorable!

(Ici Henri reparaît dans le bosquet : il écoute.)

SCENE VII.

LES MÊMES, HENRI.

SAINT-LUC. Choisissez de me livrer Ludovic seul, ou Ludovic avec Marguerite.

LE COMTE. Monsieur..... puisqu'après tant de carnage, votre soif de sang n'est pas encore assouvie, frappez-moi, frappez-moi; mais n'attendez pas de moi cette horrible trahison.

SAINT-LUC, *avec rage.* Marguerite est mariée; il faut la rendre veuve.

LE COMTE. Ah! jamais! jamais!

SAINT-LUC. Ainsi, vous refusez de sauver votre fille. (*Remontant le théâtre.*) Lieutenant Lanoue, faites avancer vingt hommes de ma compagnie d'ordonnance.

(Le page s'est caché derrière un arbre lorsque Lanoue a remonté la scène. Il continue d'écouter.)

LE COMTE. Non, non, il n'est pas besoin, je me soumets... j'obéis à la force; mais laissez-moi ma fille... Ludovic est caché de ce côté... entrez et saisissez-le.... Mais non, Marguerite est là.. près de lui... elle en mourrait.

SAINT-LUC. Eh bien! il faut la tromper... Persuadez-lui que vous voulez sauver Ludovic, et que vous le pouvez... mais que pour cela il faut qu'il parte seul à l'instant, pendant que les rues sont encore désertes. Tenez... (*L'amenant sur le devant de la scène, du côté du bosquet.*) Là... au bout de cette allée, en traversant les souterrains de votre hôtel, une porte conduit au rempart... là sont embusqués dans l'ombre trente de mes hommes d'armes, le mousquet à la main; et lorsque sortira Ludovic...

LE COMTE. Ah n'achevez pas, grand Dieu!

SAINT-LUC. Ainsi mon ennemi disparaîtra sans qu'on sache même quelle main lui a donné la mort... Quant à Marguerite, pour la tranquilliser, donnez-lui ce papier, c'est un sauf-conduit signé Tavannes... Eh bien! y consentez-vous?

LE COMTE. Il faut bien que je sauve mon enfant; mais que le crime ne retombe que sur vous.

SAINT-LUC. Tuer un hérétique! vous appelez cela un crime! A l'heure de ma mort, celui-là me fera pardonner tous les autres... Je vous quitte : songez à votre fille.

(Il s'éloigne avec les archers. Le page, qui a tout écouté avec une attention profonde, sort par la première coulisse.)

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

Ma fille! Ludovic!... O mon Dieu!... j'ai trop aimé la vengeance... et tu me punis en me frappant dans ce que j'ai de plus cher... Ludovic! le livrer moi-même à ses bourreaux!... et nul moyen de me soustraire à ce crime! Ah! que ne suis-je mort dans cette horrible nuit!

SCÈNE IX.

LE COMTE, MARGUERITE.

MARGUERITE, *sortant du pavillon.* Eh bien! mon père, il est parti... Ludovic sera-t-il sauvé?

LE COMTE, *sans la regarder.* Oui, ma fille.

MARGUERITE. Mon Dieu! est-il possible!... par quel moyen?... Nous permet-on de le cacher ici? Pourrons-nous le garder?

LE COMTE. Non, non, on craint une perquisition. Il faut qu'il sorte à l'instant même par là... (*Il montre la première coulisse.*) Il gagnera la porte de la ville : on le laissera passer avec ce sauf-conduit.

MARGUERITE. Ce sauf-conduit! oh!

mon père !..... il faut qu'il parte sur-le-champ dites-vous ?

LE COMTE. Oui...

MARGUERITE. Et il sera sauvé.

LE COMTE. Sans doute.

MARGUERITE. Comment vous rendre grâce... Ah ! ma vie, la sienne ne seront employés qu'à vous bénir.

LE COMTE. Marguerite...

MARGUERITE. Ne vous dérobez pas à ma reconnaissance, s'il avait été tué, voyez-vous, vous n'aviez plus de fille.

LE COMTE, *à lui-même*. Oh ! c'est trop de tourmens... Non, ce n'est pas la sauver... il vaut mieux tout lui dire..... (*Haut.*) Marguerite...

MARGUERITE. Eh bien ! mon père ?

LE COMTE. Eh bien ! Ludovic... (*A part.*) Non, non... je ne puis, je ne pourrai jamais.

(I sort.)

SCENE X.

MARGUERITE, *puis* LUDOVIC.

MARGUERITE, *sur les degrés du pavillon*. Sauvé ! sauvé !

(Rentrée de Ludovic.)

LUDOVIC. Quelque fausse espérance peut-être ?

MARGUERITE. Non, regarde plutôt ce sauf-conduit.

LUDOVIC. Ce sauf-conduit... Est-ce que je ne reste point ici ?

MARGUERITE. Ce papier te fera ouvrir les portes de la ville.

LUDOVIC. Partir, t'abandonner ?

MARGUERITE. C'est pour bien peu de tems.

LUDOVIC. Eh ! sans toi, que m'importe la vie ?

MARGUERITE. Mais, je ne puis m'éloigner... Quitter ainsi mon père !..

LUDOVIC. Eh bien ! moi non plus, je ne dois pas le quitter à l'instant où il m'a dit : je te pardonne, je tiendrai les sermens que j'ai faits à ta mère mourante... Et moi aussi, Marguerite, je veux rester auprès de lui.

MARGUERITE. Mais en demeurant, ce ne sont pas seulement tes jours que tu exposerais, les siens, Ludovic, ceux de mon père ! car lui aussi, on a juré sa perte, lui aussi, il est condamné à mort, si l'on te trouve dans son hôtel.

LUDOVIC. Grand Dieu ! lui ; mourir ! et pour moi !

MARGUERITE. Tu le sauves en ne refusant pas de partir... Ludovic, il n'y a pas un moment à perdre : plus tard, ce sauf-conduit deviendrait inutile... et moi, moi... je vais te rejoindre.

LUDOVIC. Bientôt ?

MARGUERITE. Quand j'aurai embrassé mon père... pars, va m'attendre hors de Paris, aux portes du rempart.

LUDOVIC. Mais tu partiras seule ?

MARGUERITE. Je ne crains rien pour toi... rien que ta mort. Pars, je t'en supplie.

LUDOVIC. Songes-y bien, Marguerite, si je ne te revoyais pas...

MARGUERITE. Oh ! je te le jure, je vais te suivre ; mais pars.

LUDOVIC. Je vais t'attendre.

(Il l'embrasse et sort en traversant le bosquet. Le comte rentre d'un autre côté.)

SCÈNE XI.

LE COMTE, MARGUERITE.

LE COMTE, *entrant*. Non, non... Ludovic... il ne faut pas le laisser sortir, quoi qu'il doive en arriver... (*Apercevant sa fille.*) Marguerite... où est Ludovic ?

MARGUERITE. Parti, parti, à l'instant même.

LE COMTE, *à part*. Il est trop tard...

MARGUERITE. Et moi, mon père... je vais le rejoindre...

LE COMTE. Le rejoindre... pourquoi ?

MARGUERITE. Il n'a pas voulu partir seul... Il m'attend, je l'accompagne. Embrassez-moi, mon père, et laissez-moi le suivre... Oh ! c'est ingrat à moi, en ce moment où vous venez de le sauver..... mais il ne voulait de salut qu'à ce prix et j'ai dû y consentir... Adieu, mon père.

LE COMTE. Tu ne sortiras pas.

MARGUERITE. Pourquoi ?

LE COMTE. Cela ne se peut, reste ici, te dis-je... malheureuse !

MARGUERITE. Mon père, vous m'effrayez... vous me cachez quelque chose... Je veux sortir... sortir à l'instant même... laissez-moi sortir.

LE COMTE. Marguerite, au nom du ciel, au nom de ton père, au nom de mon amour pour toi, ne sors pas en ce moment.

MARGUERITE. Ah! vous me trompez!... il n'est pas sauvé... vous me trompez... Je veux, je veux le suivre. Laissez-moi, laissez-moi donc! (*On entend une explosion. Elle pousse un cri.*) Ah!

(Elle tombe dans les bras de son père.)

SCENE XII.

LES MÊMES, SAINT-LUC, *entrant suivi de ses hommes d'armes, et tenant un voile noir à la main.*

LE COMTE. Malheureux! qu'avez-vous fait?

SAINT-LUC. Il y avait dans la grande salle de votre hôtel un portrait recouvert d'un voile noir... Maintenant, Ludovic n'est plus; plus de honte pour votre famille, j'ai arraché ce voile, je vous le rends.

LE COMTE, *soutenant Marguerite évanouie.* Ah! vous avez tué ma fille!... Retirez-vous, laissez-moi.

SAINT-LUC. Adieu, seigneur comte. (*A part.*) Enfin, j'en suis délivré!

(Il gagne le fond du théâtre.)

MARGUERITE, *revenant à elle.* Ludovic! mon époux... Ils l'ont assassiné... Mort, mort!

(Ici Marguerite se trouve devant le bosquet où Henri vient tomber couvert de sang.)

SCENE XIII.

LES MÊMES, HENRI, *puis* LUDOVIC.

HENRI, *d'une voix éteinte.* Non, madame, sauvé!

(Il expire dans les bras de Ludovic, qui est entré à sa suite.)

LE COMTE et MARGUERITE. Sauvé!

LUDOVIC. Ah! je le vengerai!

MARGUERITE. Tais-toi! tais-toi!

LE COMTE, *se retournant vers Saint-Luc qui est près de disparaître.* Sortez!

(Tout ce qui se passe sur le devant de la scène est masqué aux yeux de Saint-Luc par le bosquet.)

FIN.

66883

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.